

Karol Beffa

# **Bernard Herrmann**



*ACTES SUD*

Ouvrage publié sous la direction  
de Bertrand Dermoncourt

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Cet ouvrage a pour ambition d'explorer l'univers de Bernard Herrmann (1911-1975), à qui l'on doit aussi bien les bandes-son de *Citizen Kane* (1941) d'Orson Welles et de *Taxi Driver* (1976) de Martin Scorsese que celles des plus célèbres films d'Alfred Hitchcock (*Sueurs froides*, *La Mort aux trousses*, *Psychose*...).

En parallèle, Herrmann a mené une carrière de chef d'orchestre et a écrit des partitions pour le concert : la cantate *Moby Dick*, le quatuor *Echoes*, le quintette avec clarinette *Souvenirs de voyage* ou l'opéra *Wuthering Heights*... Innombrables sont ses contributions à des fictions radiophoniques – pour ne citer que *La Guerre des Mondes*.

Dans un style vivant et très accessible, cet essai biographique brosse le portrait d'un homme, certes redouté pour son côté provocateur et ses accès de colère, mais qui suscitait l'admiration par son immense culture littéraire et musicale, le haut niveau d'inspiration de ses musiques et la perfection de son artisanat.

KAROL BEFFA

*Compositeur et pianiste, Karol Beffa est docteur en musicologie. Depuis 2004, il est maître de conférences à l'École normale supérieure. Grand Prix de la musique symphonique de la Sacem pour l'ensemble de sa carrière (2017), il a été, en 2013 et en 2018, "compositeur de l'année" aux Victoires de la musique classique. Auteur d'une douzaine d'ouvrages, il a notamment publié chez Fayard, en 2016, György Ligeti (Prix René-Dumesnil de l'Académie des Beaux-Arts, Grand Prix des Muses-France musique).*

© ACTES SUD, 2024

Photographie de couverture : © Getty images, 2024

ISBN 978-2-330-18576-3

KAROL BEFFA

Bernard  
Herrmann

*ACTES SUD*



## INTRODUCTION

Quand ai-je entendu pour la première fois le nom de Bernard Herrmann ?

Cela remonte certainement au début des années 1980, lorsque je commençais à me passionner pour le cinéma et fréquentais assidûment les salles du Quartier latin, en compagnie de mon frère et d'un camarade devenu depuis professeur d'études cinématographiques en classes préparatoires. À l'âge de dix ans, nous avions déjà vu un grand nombre de films de Hitchcock. Je me rappelle *Jeune et Innocent*, *Une femme disparaît*, et également *Fenêtre sur cour*, *La Main au collet*, *Le crime était presque parfait*. Aucune des musiques de ces films n'est signée Herrmann, et c'est probablement avec *Mais qui a tué Harry ?* que s'est faite ma découverte du compositeur : un Herrmann un peu à part donc, économe de moyens, acide mais ludique, stravinskien en diable.

Il y eut aussi *Citizen Kane* d'Orson Welles, vu à un âge sans doute trop tendre, et dont bien des subtilités m'ont certainement échappé. J'ai

en revanche un souvenir très précis de l'émerveillement ressenti à l'écoute de la musique de *L'Aventure de Madame Muir* : je fus fasciné par les chatolements orchestraux et les somptuosités oniriques d'une partition qui n'a jamais cessé de m'enchanter.

À l'âge de seize ans, j'ai eu légalement le droit d'aller voir *Psychose*, dont des passages entrevus par hasard quelques années auparavant, alors que je me trouvais seul devant la télévision chez ma grand-mère, m'avaient proprement terrifié et s'étaient soldés les semaines suivantes par une série de cauchemars récurrents.

Plus tard encore, étudiant en contrepoint au Conservatoire national supérieur de musique de Paris, je me souviens très bien d'avoir entendu à la radio les deux derniers mouvements du quintette avec clarinette de Herrmann, *Souvenirs de voyage*. Ces sonorités tranchaient avec la musique des années 1960 que diffusait alors habituellement France Musique, et leur audition m'avait conforté dans ma décision toute récente de devenir compositeur. Sans doute est-ce pour cela que, lorsqu'en 2019 on m'a commandé un quintette avec clarinette, j'ai voulu saluer la mémoire de Herrmann en rendant hommage à l'une des rares œuvres pour le concert qu'il ait écrites et qui soient entrées au répertoire. C'est pourquoi, même s'il n'y a dans ma pièce aucune citation du compositeur américain, je l'ai intitulée *Vertigo*. Autre beau

souvenir : la retransmission par France Musique de larges extraits de *Wuthering Heights*, l'opéra de Herrmann donné en 2010 à l'occasion du festival de Radio France Montpellier.

À force de voir des films dont Herrmann a écrit la musique, à force de lire et d'écouter ses partitions, j'ai voulu en savoir plus sur ce compositeur pour l'image reconnu comme le meilleur d'entre ses pairs, mais qui regrettait amèrement de n'avoir pas eu la carrière de chef d'orchestre et de compositeur pour le concert dont il avait rêvé.

J'ai découvert un homme doté d'une immense culture littéraire et musicale, fasciné dès l'enfance par l'Angleterre géorgienne et victorienne ; un musicien dont la perfection du métier est unanimement louée, mais dont la formation était celle d'un quasi-autodidacte – son caractère rebelle et son esprit d'indépendance lui ayant fait dédaigner un apprentissage délivré par des maîtres qu'il jugeait trop conventionnels. Dans ses bandes-son comme dans ses œuvres pour le concert, j'ai découvert un musicien, autant compositeur du sentiment que de la sensation, certes fidèle dans son langage au postromantisme – et pour cela trop souvent considéré comme rétrograde par l'establishment musical de son temps –, mais remarquablement éclectique dans ses goûts et ayant constamment fait preuve de curiosité envers les innovations musicales de son temps : atonalisme, polytonalité, polyrythmie, clusters, bruitisme, électroacoustique...

Herrmann est-il au nombre des compositeurs qui m'ont influencé ? Peut-être, si l'on en croit ce qu'écrivait Marc Lambron dans *L'Année du Coq de Feu. Journal 2017*, à la date du 16 mars<sup>1</sup> : “Création à l'auditorium de Radio France de la pièce symphonique de Karol Beffa, *Le Bateau ivre*. Douze minutes en crescendo, de la flache au maelström. J'y entends des scansions stravinskiennes, un filigrane jazzé à la Gershwin, la partition intermittente d'un possible *sound-track* de Bernard Herrmann.” Serait-ce parce que j'éprouve la même admiration que Herrmann pour Wagner, Debussy, Ravel, Bartók, Stravinski ou Berg. Et que, même si je ne partage pas toujours son enthousiasme pour Ives ou pour Cowell, je suis comme lui grand amateur des musiciens britanniques du début du xx<sup>e</sup> siècle.

1. Marc Lambron, *L'Année du Coq de Feu. Journal 2017*, Paris, Grasset, 2022, p. 201.

BERNARD HERRMANN  
1911-1975



## LES PARENTS

Abraham et Ida, les parents de Bernard Herrmann, sont tous deux des Juifs nés dans l'Empire russe<sup>1</sup>. Lors des grandes vagues d'immigration des années 1880 qui voient de nombreux Juifs d'Europe de l'Est gagner les États-Unis pour échapper à la politique de russification et d'antisémitisme renforcé du tsar Alexandre III, eux aussi partent pour l'Amérique.

Lors de son départ, Abraham Dardick, issu d'un milieu aisé et cultivé, est âgé d'une vingtaine d'années. Son caractère aventureux l'a déjà conduit à s'enfuir tout jeune du foyer familial après une dispute avec son père. Il est allé à Odessa et s'est

1. Leurs familles à tous les deux étaient établies à Proskourov, actuellement Khmelnytskyï (russe : Khmelnitski), en Ukraine. Cette ville comportait une importante communauté juive. Le terrible pogrom de 1919 l'a rendue tristement célèbre.

engagé comme homme d'équipage sur un baleinier. Mais mécontent des conditions de vie à bord, il débarque à Hawaï, où il passe quelques années comme contremaître dans une plantation de canne à sucre. Se retrouvant sans travail<sup>1</sup>, il décide de renouveler l'expérience de la chasse à la baleine et, en 1892, il embarque sur l'*Alexander* qui quitte le port de Seattle à destination du détroit de Behring. Le bateau ayant fait naufrage, il se retrouve en Alaska sur l'île Saint-Paul. Ces péripéties rocambolesques feront l'objet de maints récits dont il réglera ses enfants et qui enflammeront leur imagination. Rentré aux États-Unis et toujours atteint de bougeotte, il passe par Chicago où il suit des cours par correspondance pour devenir opticien optométriste (en 1896), puis par Cleveland, Watertown (NY), et finalement par New York où il ouvre un magasin d'optique.

Ce personnage hors du commun a donc souvent changé de lieu de résidence. Il a également souvent changé de nom. S'il est connu des registres russes comme Abram Moskovitch Dardik, il se baptise August Dardek à son arrivée aux États-Unis et, après un bref passage sous l'identité d'Abram Finkelpearl<sup>2</sup>, il adopte le patronyme

1. Beaucoup de plantations durent fermer à la suite du *McKinley Tariff Act* (1890) qui désorganisa l'économie du royaume de Hawaï et entraîna sa chute. Les Américains prirent alors possession de l'île.

2. Finkelpearl était le nom de famille de sa mère.

à consonance germanique de Herman, dans le but de faciliter son intégration sur le modèle de l'assimilation réussie des immigrés allemands de l'époque. Plusieurs années plus tard, il optera définitivement pour Herrmann.

On lui attribue d'autres traits de caractère. C'est un dandy aux manières de grand seigneur, coutumier de dépenses ostentatoires, un brin séducteur, fier de son héritage culturel russe, mais ayant renié sa religion d'origine et revendiquant un athéisme radical. Épris de littérature et d'art, en particulier de musique et de théâtre, il va facilement trouver sa place au sein de la bourgeoisie intellectuelle new-yorkaise, même si celle-ci désapprouve ses excentricités et un tempérament explosif qui le pousse à des accès de violence<sup>1</sup>.

Bernard Herrmann aurait dit que le mariage de ses parents représentait l'alliance d'un gentilhomme et d'une paysanne... et, en effet, les contrastes sont flagrants car Ida Gorenstein est issue d'une famille très modeste arrivée aux États-Unis quand elle avait neuf ans : de son enfance vécue dans une semi-pauvreté, elle gardera toujours la peur de manquer. Élevée dans la foi et l'observation scrupuleuse des rites du judaïsme, elle n'a pas reçu d'autre instruction. Seul point commun avec Abraham, un caractère très affirmé.

1. Ce dernier trait de caractère semble avoir été des plus répandus chez les Dardick. Abraham le tient de son père et le transmettra à son fils Bernard.

Lorsqu'ils se rencontrent, c'est une jolie fille de dix-neuf ans qui gagne sa vie comme simple vendeuse dans un magasin de gants. Abraham, lui, a le double de son âge et tire de confortables revenus du Herrmann Optical Institute qu'il a fondé. Il ne tarde pas à faire sa demande en mariage, mais exige qu'Ida abandonne son emploi<sup>1</sup>. Le couple se marie en 1909 et emménage dans un bel immeuble du quartier est de New York. Dans l'appartement qui jouit de tout le confort bourgeois règne une atmosphère très animée, qui se charge souvent d'électricité : Ida et Abraham ont le sang chaud, ce dont hériteront leurs enfants.

## LA PETITE ENFANCE

Bernard Herrmann<sup>2</sup> naît le 29 juin 1911 alors que sa mère n'en est qu'au septième mois de grossesse. Ida dorlote son petit prématuré jour et nuit. L'arrivée de Bernard, le premier-né<sup>3</sup>, a été un événement et, même si bientôt suivent

1. Mais ce n'est pas pour la confiner dans un statut de future mère au foyer. Plus tard, il la formera en optométrie et lui confiera la direction d'une succursale de son magasin.

2. À sa naissance, ses parents avaient choisi de l'appeler Max, mais optèrent pour Bernard dès la sortie de la maternité.

3. D'un premier mariage de courte durée avec une autre immigrante russe, Abraham avait eu deux enfants

Louis en 1913 et Rose en 1914, c'est son aîné qui restera le chouchou d'Ida : Bernard fera sa vie durant l'objet d'une affection un peu excessive de la part de sa mère.

À cinq ans, le jeune garçon est touché par une épidémie de chorée de Sydenham (également connue sous le nom de danse de Saint-Guy) et manque y laisser la vie. Cette expérience a été douloureuse et, sa santé d'ancien prématuré demeurant fragile, celui que l'on surnomme déjà Benny bénéficie de toutes les attentions de ses parents. Abraham veut transmettre à ses enfants son amour de la littérature et de la musique et il met un point d'honneur à développer leurs talents artistiques. La maison résonne des notes de musique que dispense son gramophone. Il emmène fréquemment sa progéniture à l'opéra et au musée. Dès l'âge de cinq ou six ans, les trois enfants commencent leur apprentissage musical et doivent travailler leurs instruments à raison d'une ou deux heures par jour : Bernard au violon, Louis au violoncelle et Rose au piano. Même si Louis ne laissera pas tomber la musique, seul Bernard se prend d'un véritable engouement pour elle : sans pour autant délaisser son instrument<sup>1</sup>, il

qui suivirent leur mère retournée en Russie peu après leur divorce.

1. Il continuera jusqu'à l'âge de douze ans ses leçons de violon.

s'essaie aussi au piano, mais surtout il devient un lecteur acharné de partitions qu'il assimile aisément grâce à sa mémoire photographique. Très tôt, il se met à la composition. Rien ne pourra plus l'arrêter : à onze ans, il a déjà écrit son premier opéra. Mais la musique n'est pas la seule passion de l'enfant. L'appartement croulant sous les livres, Bernard prend très jeune l'habitude d'aller piocher dans les rayons de la bibliothèque familiale. Abraham a fait l'acquisition de nombreuses éditions complètes. Bernard se plonge avec délectation dans Conan Doyle, Dumas, Zangwill, Tolstoï, Maupassant, Twain, Balzac, Molière, Ibsen, Dickens... Ces lectures enfièvrent son imagination. Musique et littérature sont les soupapes qui lui permettent de s'évader et d'échapper à l'atmosphère du foyer familial trop souvent empoisonné par les disputes parentales. Cependant, les discussions incessantes et interminables opposant Abraham et Ida et dont il est témoin vont avoir des répercussions sur son comportement. Si lui aussi est bientôt enclin à s'enfermer sous les prétextes les plus futiles dans des arguties sans fin pour avoir le dernier mot, la liberté de ton qui accompagne la violence des arguments échangés dans l'appartement forgera son goût pour l'indépendance et son peu de souci du qu'en-dira-t-on.